

Dix secondes et six dixièmes

Par Hernán CASCIARI

Merci à l'écrivain argentin Hernán Casciari d'avoir autorisé la traduction du texte que lui a inspiré le but mythique de Diego Armando Maradona lors du match Argentine-Angleterre pour le Mondial 1986 au Mexique. Petit chef-d'œuvre de brièveté et de concision, ce texte évoque cette suite d'instant fugaces restés à tout jamais dans les mémoires. Lire le texte en espagnol (d'abord paru sur le blog de l'écrivain le 29 janvier 2013).



Moins de onze secondes avant, au moment où le joueur argentin reçoit la passe d'un de ses coéquipiers, il est treize heures, douze minutes et vingt secondes à l'horloge de Mexico. Au centre de la scène, il y a aussi deux Britanniques et un homme un peu plus âgé, d'origine tunisienne. Le sport qu'ils pratiquent, le football, n'est pas très populaire en Tunisie. L'Africain paraît être l'unique acteur qui ne surveille pas constamment l'effort physique des autres. Il s'appelle Ali Bennaceur ; alors que tous les autres courent, lui, il marche lentement. Il est âgé de quarante-deux ans et envahi d'un immense sentiment de honte : il sait très bien qu'il n'arbitrera plus jamais un match officiel entre deux nations. Il sait aussi que douze ans plus tôt, le jour où il se blessa dans un match du championnat tunisien, si on lui avait dit qu'il participerait à un Mondial de football, il ne l'aurait pas cru. Comme il lui avait été difficile de se faire à l'idée qu'il avait obtenu son diplôme d'arbitre le jour où on le lui avait remis. En Tunisie, pour tenir ce poste, il suffit d'avoir l'usage de ses deux jambes et de ses deux poumons. Le jour où il avait arbitré son premier match, il s'était dit qu'il pourrait faire ce métier correctement. Sa carrière était allée bien plus loin que ça : il était devenu le premier arbitre de football que les gens reconnaissaient dans les rues de la ville. Retenu pour arbitrer les matches

éliminatoires du groupe de l'Afrique en 1984, ses choix avaient été si justes et efficaces qu'on l'appela pour diriger des rencontres du prochain Mondial.

À Mexico, on lui demandait des autographes, on se faisait prendre en photo avec lui, il avait une chambre dans un hôtel de luxe. Après avoir très bien arbitré le match Pologne-Portugal au premier tour, il avait occupé la ligne de touche gauche lors d'un Danemark-Espagne où les Danois jouèrent le hors-jeu pendant toute la deuxième mi-temps et lui n'avait commis aucune erreur au moment d'agiter son drapeau. Quand les organisateurs lui avaient appris qu'il arbitrerait une rencontre phare des quarts de finale – aucun arbitre tunisien n'était encore arrivé si loin –, Ali appela de l'hôtel en PCV pour le dire à son père et ils pleurèrent tous les deux. Cette nuit-là, après s'être endormi, il fit deux rêves, l'un à la suite de l'autre et dans l'un comme dans l'autre il se couvrait de ridicule. Dans le premier, il se tordait la cheville et l'arbitre suppléant devait le remplacer ; cet arbitre remplaçant, c'était sa mère. Dans le second rêve, un spectateur qui avait sauté des tribunes était venu baisser son short et il se retrouvait devant toutes les télévisions du monde avec les parties génitales à l'air. Après chaque rêve, il se réveilla avec des palpitations. Mais la veille de ce match, il ne rêva pas qu'il validerait un but marqué de la main. Il ne rêva pas que dans la langue de la rue en Tunisie, son nom servirait de cocasse métaphore pour évoquer la cécité. Voilà pourquoi pendant qu'il arbitre la deuxième mi-temps, tout ce qu'il souhaite, c'est que le match finisse au plus vite.

Maintenant, le joueur argentin pousse le ballon du pied gauche et l'éloigne de cinquante centimètres de la partie du terrain qui se trouve à l'ombre. La chaleur dépasse les trente degrés et cette zone d'ombre en forme d'araignée est la seule sur plusieurs mètres à la ronde. Dans le stade, cent quinze mille personnes survoltées suivent les mouvements du joueur, mais ils ne sont que deux, les plus près de l'action, qui peuvent l'empêcher d'avancer. Tous les deux ont le même prénom : Peter ; l'un s'appelle Raid et l'autre, Beardsley ; ils sont nés au nord de l'Angleterre, l'un à l'embouchure du Tyne et l'autre sur une de ses rives ; peu de temps avant, tous les deux ont eu un fils qu'ils

ont appelé Peter ; tous les deux ont divorcé de leur première femme avant de venir à Mexico ; et tous les deux sont convaincus, à treize heures, douze minutes et vingt-et-une secondes, qu'ils vont pouvoir prendre facilement le ballon dans les pieds du joueur argentin parce qu'il l'a reçu en étant pris à contre-pied et qu'ils sont deux contre lui : un devant et l'autre derrière. Ils ne savent pas que dix ans plus tard leurs deux fils, Peter Raid et Peter Beardsley, âgés de quinze et seize ans, seront amis et qu'ils iront danser ensemble dans une rave party à Londres. Un écossais qui porte le nom d'O'Connor – qui sera plus tard le scénariste du fantaisiste Sacha Baron Cohen – les reconnaîtra et les esquivera au milieu de sa danse avec une feinte et un dribble. Il le fera une fois, deux fois, trois fois, en imitant le pas de danse que fait maintenant le joueur argentin, devant leurs pères. Les fils de Raid et de Beardsley ne comprendront pas qu'il s'agit d'une plaisanterie, d'autres participants de la rave rejoindront O'Connor pour eux aussi se moquer d'eux et une longue chaîne de danseurs se formera comme une chaîne humaine qui évitera les garçons en deux temps. Le fils de Peter Raid sera le premier à comprendre la plaisanterie, et il dira à son ami : « C'est à cause de la vidéo de ton père et du mien, celle de Mexico 86. » Le fils de Peter Beardsley aura un geste d'humiliation et les deux amis s'échapperont de la fête, poursuivis par des dizaines de garçons criant en chœur le nom du joueur qui dix ans plus tôt, en ce moment même, échappe à leurs pères avec une feinte de corps.

Les deux pères Raid et Beardsley s'arrêteront très vite de poursuivre le joueur : ce sera aux autres équipiers d'essayer de l'arrêter. Eux sont définitivement figés sur une bande magnétique que le temps fait passer au ralenti, du VHS à YouTube. Quand leurs fils auront cinq et six ans, ils ne se souviendront pas d'avoir vu en direct le premier dribble du joueur, mais au début de l'adolescence ils le verront mille fois en vidéo et n'auront plus de respect pour leurs pères. Peter Raid et Peter Beardsley, toujours immobiles au centre du terrain, ne savent pas encore exactement ce qui a pu faire que leurs vies bientôt seront brisées. Très rapide et avec de petits pas, le joueur argentin déplace l'action dans le camp adverse. Il n'a touché le ballon que trois fois dans son propre camp : une fois pour recevoir la balle et tromper le premier Peter, la deuxième en

mettant le pied dessus pour la faire rouler doucement et se défaire du deuxième Peter, et une troisième fois pour la pousser vers la ligne centrale. Quand la balle traverse la ligne blanchie à la chaux, le joueur a parcouru dix des cinquante-deux mètres qu'il fera et a fait onze des quarante-quatre pas qu'il devra faire.

À treize heures, douze minutes et vingt-trois secondes de cette mi-journée, une rumeur de surprise descend des tribunes et les fesses des commentateurs de radio décollent de leurs sièges dans les cabines de transmission : l'espace laissé libre, que le joueur vient de voir le long de la ligne droite après son double dribble et sa longue enjambée, montre à tout le monde où se trouve le danger. Tout le monde, sauf Kenny Sansom qui arrive derrière les deux Peter et poursuit le joueur avec une lenteur qui paraît mieux correspondre à un autre sport. Sansom accompagne le joueur argentin sans s'inquiéter, comme s'il emmenait son tout jeune fils faire son premier tour en bicyclette. « Putain, mais on aurait dit que tu étais à l'entraînement », lui dira l'entraîneur Bobby Robson deux heures plus tard dans les vestiaires. « Ce type, là, ce n'était pas toi », lui dira son demi-frère Allan un an plus tard, tous les deux ivres, dans un pub de Dublin. Kenny Sansom se passera et se repassera des milliers de fois la vidéo à l'avenir. Il verra son allure indolente, comme s'il trottait pendant que le joueur lui échappait. Cette année-là, en novembre, il commencera à avoir des problèmes avec l'alcool et le jeu. La presse à sensation le surnommera « White » Sansom en raison de son goût immodéré pour le vin blanc. Terry Butcher sera le seul ami qu'il gardera de cette époque dorée, peut-être parce qu'ils partageront tous les deux le même traumatisme.

Maintenant, juste au moment où les commentateurs de radio et les spectateurs se lèvent encore une fois, c'est Butcher qui rate son coup de pied sur le joueur qui avance le long de sa ligne. Sans savoir que son nom, dans la langue de son adversaire signifie « boucher », Butcher poursuivra le joueur comme un fou et lui donnera, cette fois avec une intention assassine, un second coup de pied à l'angle des dix-huit-mètres. Terry Butcher n'échappera pas lui non plus au souvenir fantomatique de ces dix secondes d'un début d'après-midi à Mexico. « Mes autres coéquipiers, il les a driblés une fois,

mais moi, il me l'a fait deux fois... le petit bâtard », dira-t-il en s'adressant à la presse, les yeux vitreux, plusieurs années après. Kenny Sansom et Terry Butcher ne retourneront plus jamais à Mexico, ni même sur les plages touristiques loin du Distrito Federal. Dans le futur, sans enfants, sans vie de couple stable, leur passe-temps favori (âgés de soixante ans, l'un et l'autre) sera de se retrouver pour boire du whisky le jeudi soir et d'inventer de nouvelles insultes contre le joueur argentin qui maintenant, totalement démarqué, entre dans les dix-huit mètres, le ballon collé aux pieds.

Au début de l'action, un homme rate sa passe. C'est avec cette erreur que commence l'histoire. Il aurait pu donner la balle en arrière ou sur sa droite, mais il choisit de la donner au joueur le plus marqué par ses adversaires. Cet homme s'appelle Héctor Enrique et il reste immobile après la passe, les mains sur les hanches. Après ce match, il ne pourra plus jamais se séparer du joueur, comme si le fil invisible de la passe verticale s'était transformé avec le temps en champ magnétique. Enrique ne le sait pas encore, mais il participera à un autre Mondial de football, vingt-quatre ans plus tard et en terre sud-africaine. Il fera partie de l'équipe technique d'un entraîneur qui, avec pas mal de kilos et d'années en plus, aura toujours le visage du jeune homme qui court maintenant en zigzaguant. Et il finira sa carrière plus loin encore, dans les Émirats arabes, toujours à droite du joueur à qui il vient de faire une mauvaise passe quelques secondes avant. Plus tard, au cours de nombreuses nuits, dans un étrange pays où les femmes doivent s'asseoir à l'arrière des voitures, Enrique pensera à ce qui se serait passé si au lieu de cette mauvaise passe, il avait donné le ballon à Jorge Burruchaga, comme il aurait tout aussi bien pu le faire.

Il est treize heures, douze minutes et vingt-quatre secondes. C'est Burruchaga qui court maintenant à côté du joueur dans le rond central, persuadé qu'il lui passera la balle avant d'entrer dans la surface, qu'il tente de le démarquer pour le lancer tout seul face au cadre. Burruchaga court et regarde le joueur ; il veut lui dire dans un geste « je suis démarqué au centre » et pendant qu'il attend vainement la passe il ne sait pas qu'un jour, quelques années plus tard, il acceptera de se corrompre dans un match

truqué du championnat français et qu'il sera condamné par la Fédération internationale. Une autre passe ratée. Mais lui, comme congelé, immuable dans le présent, il court encore et attend la passe qui n'arrive jamais. Quelques jours plus tard, il marquera le but décisif de la finale, mais le monde n'aura d'yeux que pour l'autre but et ne gardera dans sa mémoire que celui-là. Année après année, hommage après hommage, son but ne sera jamais celui qu'on admire le plus. Un soir, Burruchaga appellera au téléphone en Arabie saoudite pour parler avec son ami Héctor Enrique, et il regrettera, un peu en plaisantant, un peu sérieusement, cet autre but qui effaça le sien, pourtant définitif, celui de la finale. Enrique verra alors par la fenêtre une tempête de sable et il se mettra inconsciemment à sourire. « Il n'avait rien d'extraordinaire ce but », dira-t-il, « c'est moi qui lui ai fait la passe, si je ne le faisais pas, je lui bousillais la vie ».

Dans le stade, le vent souffle à douze kilomètres à l'heure. S'il avait soufflé à soixante à l'heure comme ce fut le cas six jours plus tard à Mexico, l'action ne se serait peut-être pas si bien déroulée. La course paraît rapide à cause d'une illusion d'optique, mais le joueur rythme l'allure, il freine et trompe l'adversaire. Il y a une géométrie secrète dans ces zigzags d'une grande précision, une rigueur qui aurait été impossible si le vent avait soufflé autrement ou si le reflet d'une montre avait brillé depuis les tribunes.

Terry Fenwick pendant qu'il se douche, tête basse, après la défaite, pense aux fantaisies du hasard. Celle à laquelle il pense le plus est la moins saugrenue de toutes. Avant le match, Fenwick a conseillé à son entraîneur Bobby Robson de faire du marquage individuel. Bobby lui avait répondu qu'ils feraient de la défense en zone, comme dans les matchs précédents. Que serait-il arrivé si Robson l'avait écouté ? se demandera Terry Fenwick, tout nu, dans la solitude des vestiaires, en sentant l'eau lui frapper les tempes. Mais maintenant, à treize heures, douze minutes et vingt-six secondes, c'est lui qui voit arriver le joueur avec une totale maîtrise du ballon ; c'est lui qui croit qu'il fera une passe en profondeur. Fenwick pense la même chose que Burruchaga, il prend tout son appui sur la jambe droite pour intercepter la passe et laisse le flanc gauche découvert. Le joueur, d'un petit saut, pénètre alors dans l'espace

vide, franchit la surface et trouve le cadre devant lui. « Merde, dira Terry Fenwick à la presse en 1989, en quatre secondes, il a ruiné ma carrière ». En 1991, deux ans après sa sortie, Fenwick passera quatre mois en prison pour avoir conduit en état d'ivresse. Cinq ans plus tard, il dira aussi que s'il devait le revoir, il ne serrerait pas la main au joueur argentin. À cette même date, une de ses filles vient d'avoir dix-huit ans. Pendant la fête d'anniversaire sur une plage de Trinidad, Terry Fenwick la trouve en train d'embrasser un Argentin. Il reconnaît la nationalité du jeune homme qui porte maillot bleu ciel et blanc avec le numéro dix dans le dos. Fenwick ne le sait pas encore, mais dans sa vieillesse il dirigera une équipe de Trinidad et Tobago totalement inconnue qui s'appelle « San Juan Jabloteh », un pays qui ne s'est jamais qualifié pour un Mondial, mais qui possède de nombreuses plages. Fenwick se saoulera chaque jour sur le sable de ces plages. L'après-midi où sa fille rencontre l'Argentin, il veut s'approcher du garçon pour le frapper. L'Argentin fait un geste comme s'il allait s'échapper du côté gauche et il part en courant sur sa droite. Une nouvelle fois, Fenwick se laisse tromper par la même feinte.

Le joueur fait huit pas dans la surface sur les quarante-quatre qu'il a parcourus au total, et ces huit pas lui suffisent pour voir que la situation est très compliquée. À sa droite, il a un adversaire tout près de lui dont il sent la respiration sur sa nuque, c'est Terry Butcher ; sur la gauche, Glenn Hoddle, un autre Anglais, l'empêche de laisser la balle à Burruchaga ; Fenwick est revenu de la feinte et couvre maintenant une éventuelle passe en arrière ; devant, le gardien Peter Shilton ferme l'angle au premier poteau. Au nord, au sud et à l'est, tout est fermé, impossible de lancer la moindre tentative. Il est treize heures, douze minutes et vingt-sept secondes. Trois heures de plus à Buenos Aires. Six heures de plus à Londres. Dans n'importe quelle ville du monde, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il serait impossible de tirer au but au milieu de ce fouillis de jambes, et celui qui le sait mieux que personne, c'est Jorge Valdano qui arrive, seul, totalement seul, sur le côté gauche. Personne ne s'est aperçu de l'existence de Valdano, ni maintenant dans la surface de réparation ni au temps de l'école primaire, dans le village de Las Parejas dans la province de Santa Fé. Jorge Valdano restait assis

sur son banc à l'école pour lire des romans d'Emilio Salgari pendant que ses camarades, se bousculant tous derrière la balle, jouaient au football au moment de la récréation. À neuf ans, le football lui paraissait un jeu un peu trop simple, mais quand il en eut onze, il se passa quelque chose : il assimila les règles et comprit, sans en être vraiment surpris, que les autres gamins n'y jouaient pas assez intelligemment. Il commença à jouer avec eux et pendant qu'ils couraient tous derrière la balle sans aucune stratégie, lui se déplaçait sur les côtés du terrain en essayant d'apprendre la géométrie de ce sport. Et il est devenu un bon joueur. Il se distingua dans deux clubs de son village et on le fit venir peu de temps après à Rosario pour entrer dans l'équipe junior de Newell's ; il fit ses débuts en première division avant d'avoir dix-huit ans. À vingt ans, il gagnait un titre de champion du monde « Espoirs » à Toulon. À vingt-deux ans, il était déjà sélectionné dans l'équipe nationale. Mais dans ces années vertigineuses, le football n'avait jamais été sa seule et unique préférence. Si on lui demandait de choisir entre un match entre amis et un bon roman, il choisissait le livre. Jusqu'à cette date, Valdano, qui a alors trente ans, n'était pas certain d'avoir choisi sa véritable vocation. C'est pour ça que pendant qu'il attend de recevoir la passe, il sent que le football peut enfin être son destin, qu'il est peut-être venu au monde pour mettre ce ballon au fond des filets. Il sait que la seule possibilité qu'il reste au joueur, c'est de faire une passe sur sa gauche. Il n'en a pas d'autres. En entrant dans la surface, il se dit alors : « S'il ne me donne pas la balle, je laisse tout tomber et je deviens écrivain. » Mais le joueur pénètre dans les dix-huit mètres sans le regarder. Ni Butcher, ni Fenwick, ni Hoddle, ni Shilton ne s'aperçoivent de sa présence. Même pas le caméraman qui suit l'action en plan rapproché ne le remarque à temps. Sur la vidéo, Valdano est un fantôme qui ne montre entièrement son corps que lorsque le ballon est à l'angle des six mètres. Jorge Valdano ne le sait pas encore, mais à la fin du tournoi, il va commencer à écrire des nouvelles brèves.

Le pire ennemi pour un attaquant, c'est le gardien de but. Les autres adversaires peuvent tendre des croche-pieds par-derrière ou donner des coups de genoux dans la cuisse. Aucune importance, ce sont des armes licites dans un sport viril et le joueur

agressé peut se venger dans l'action qui suivra. Mais le portier, le gardien de but, le *goalkeeper*, le dernier rempart (comme celui de Lucifer, ses noms sont infinis), lui est le seul qui a le droit de toucher le ballon avec les mains. Le gardien est une anomalie, une exception, il est capable de défaire de ses mains les plus belles acrobaties que les autres font avec leurs pieds. Et jusqu'à ce jour, aucun joueur de champ n'avait réussi à se venger de cet affront dans un Mondial en lui rendant la pareille. C'est pour ça que maintenant, quand le joueur entre dans les six mètres et regarde le gardien Peter Shilton (maillot gris, gants blancs) dans les yeux, il mesure toute la haine contenue dans le regard de l'Anglais. Une demi-heure plus tôt, l'Argentin avait vengé tous les attaquants de l'histoire du football : il avait marqué un but de la main. La paume de la main de l'attaquant était arrivée sur le ballon avant le poing du gardien de but. Au football, le règlement prohibe cette action, mais dans les règles d'un autre jeu, plus inhumain que le football, justice avait été faite. Voilà pourquoi, en ce moment suprême de l'histoire, à treize heures, douze minutes et vingt-neuf secondes, Peter Shilton sait qu'il peut venger la vengeance. Il sait très bien qu'il ne dépend que de lui d'empêcher le plus beau but de tous les temps. Il doit le faire, c'est un besoin impérieux, pour retourner dans son pays en héros.

Trente-six ans avant ces instants à la mi-journée mexicaine, Shilton était né dans le Leicester. Déjà une légende vivante, il n'avait pas besoin d'arriver tardivement à son premier Mondial pour le démontrer. Il ne le sait pas encore, mais il restera joueur professionnel jusqu'à quarante-huit ans. Il réalisera par la suite de nombreux arrêts inoubliables qui, ajoutés à ceux du passé, en feront le meilleur *goalkeeper* anglais. Pourtant, (cela il l'ignore aussi) une encyclopédie, plus fameuse que la Britannica, dira plus tard de lui : « Shilton, Peter : gardien de but anglais qui, le même jour, encaissa les buts connus comme « la main de Dieu » et « le but du siècle ». » Ce sera son karma et à ce moment-là, il vaut mieux qu'il ne le sache pas, parce qu'il regarde toujours dans les yeux le joueur argentin qui s'approche et tape avec sa main sur le poteau gauche comme ses maîtres le lui ont appris. Il croit que Terry Butcher peut arriver à temps pour contrer le ballon. « Ce sera peut-être un corner », se dit-il. « Peut-être que je pourrais

sortir le ballon du bout des doigts. » Il ne sait pas non plus que deux ans plus tard on publiera en Grande-Bretagne un jeu vidéo avec son nom, intitulé « Peter Shilton's Handball », ni que ses enfants y joueront en cachette pendant leurs vacances en 1992. Il vaut mieux qu'il ne connaisse pas le futur, maintenant ; il doit immédiatement deviner ce que sera le mouvement suivant du joueur. Et il choisit : Shilton parie sur le côté gauche, il plonge et attend le tir croisé du gauche. L'Argentin qui, lui, connaît le futur décide de continuer sur la droite.

Avant de toucher pour la dernière fois le ballon avec son pied gauche, à treize heures, douze minutes et trente secondes, le joueur argentin voit qu'il a laissé Peter Shilton derrière lui ; il voit que Jorge Valdano est marqué par Terry Fenwick ; il voit que Peter Reid, Peter Beardsley et Glenn Hoddle sont restés en chemin ; il voit Terry Butcher qui se jette dans ses pieds avec la pointe de ses chaussures comme deux poignards ; il voit Jorge Burruchaga qui freine sa course, résigné ; il voit Héctor Enrique, encore figé dans la même position au milieu du terrain, qui serre le poing de la main droite ; il voit son entraîneur qui saute de son banc comme mû par un ressort et l'autre entraîneur, celui de l'équipe adverse, qui baisse les yeux pour ne pas voir la fin de l'action ; il voit un homme aux cheveux roux et la fumée de sa pipe dans la première travée des tribunes ; il voit la ligne couverte de chaux des buts adverses et se souvient du visage de l'employé qui, à la mi-temps, a repassé une couche avec un rouleau ; il voit très bien son frère « El Turco », son cadet de sept ans, qui lui jette au visage une erreur qu'il a commise à Wembley dans une action semblable, il voit les lèvres dégoulinantes de *dulce de leche* du frère qui lui dit : « La prochaine fois, fada, ne mets pas un tir croisé, fais plutôt une feinte au gardien et pars sur la droite ». Il voit le visage de son frère dans la lumière de la cuisine où s'est déroulée la scène, il voit le regard plein de malice qu'il lui avait lancé ; il voit, derrière les buts, une affiche avec le mot Seiko en lettres blanches sur fond rouge ; il voit les ongles peints en vert de sa première fiancée, le jour où il l'a connue, il voit la même jeune fille, devenue une femme, qui donne le sein à une petite fille ; il voit un ballon dégonflé et il se voit lui-même, à neuf ans, essayant de le dominer ; il voit sa mère et son père qui poussent, au prix d'énormes efforts, un énorme bidon de

fuel dans une rue en terre trempée par la pluie ; il voit un guichet, sur des vestiaires de La Paternal, qui portent son nom et son prénom en lettres éclatantes, il voit sa fierté d'adolescent qui pour la première fois lit son nom et son prénom sur un guichet ; il voit un stade, ses planches en bois et il voit qu'un jour, c'est le stade entier pas seulement le guichet qui portera son nom.

Le joueur argentin a retenu l'air de ses poumons pendant neuf secondes, et maintenant il est prêt à laisser sortir tout cet air dans un souffle. Contrairement à tous les adversaires et coéquipiers qu'il a laissés derrière, lui, il peut respirer avec sa jambe gauche, il peut aussi deviner le futur pendant qu'il avance la balle au pied. Il voit, bien à l'avance, que Shilton va se jeter sur la droite ; il voit l'intention homicide de Terry Butcher qui arrive dans son dos, il se voit lui-même, bien des années plus tard, avec un petit-fils dans les bras, en visite à l'entrée de ce stade, El Estadio Azteca où se dresse une statue en bronze anonyme : on ne voit qu'un jeune joueur, la poitrine gonflée, un ballon dans les pieds et une date gravée sur la base : 22 juin 1986 ; il voit une rave party à Londres où deux gamins de quinze ans échappent à une foule qui se moque d'eux ; il voit un appartement dans la pénombre avec une seule table, deux amis et un miroir sur la table ; il voit une fille sur une plage des Tropiques qui se laisse embrasser par un jeune garçon avec le maillot de l'équipe d'Argentine ; il voit un essaim de journalistes et de photographes à la sortie de tous les aéroports, de tous les terminaux, de tous les stades et de tous les centres commerciaux du monde ; il voit un petit garçon ébahi devant un jeu vidéo dans la ville de Leicester, tandis que son frère surveille par la fenêtre l'arrivée de leur père ; il voit le cadavre d'un vieil homme qui est mort à Genève huit jours avant ces instants à la mi-journée, un homme qui lui aussi a vu toutes les choses du monde en un seul instant.

Il voit Fiorito le jour ; il voit Naples l'après-midi ; il voit Barcelone la nuit.

Il voit le stade de Boca plein à craquer et il est au centre du terrain, il n'a pas un ballon dans les pieds, mais un micro à la main ; il voit un vieil homme à l'aéroport de Carthage qui attend son fils dans le dernier vol en provenance de Mexico pour l'embrasser et le

consoler ; il voit une cheville enflée ; il voit une infirmière de la Croix Rouge rondelette et souriante ; il voit tous les buts qu'il a marqués et marquera ; il se voit crier pour fêter tous les buts qu'il a marqués et marquera tout au long de sa vie ; il se voit à cinquante-trois ans, en train de regarder du balcon officiel la finale du Mondial dans le stade Maracaná ; il voit le jour où il verra sa mère pour la dernière fois ; il voit la nuit où il verra son père pour la dernière fois ; il voit grandir tous les enfants de ses enfants ; il voit les douleurs d'une femme qui est sur le point d'accoucher d'un petit gaucher à Rosario, un an et deux jours après ces instants de la mi-journée mexicaine ; il voit un espace réduit, impossible à atteindre entre le poteau droit et les crampons de Terry Butcher.

Il ferme les yeux. Il se laisse tomber tête en avant, le corps incliné, et le silence règne dans le monde entier.

Le joueur sait qu'il a fait quarante-quatre pas et touché douze fois le ballon, toujours du pied gauche. Il sait que l'action durera dix secondes et six dixièmes. Il pense alors qu'il est temps d'expliquer à tout le monde qui il est, qui il a été et qui il sera jusqu'à la fin des temps.

Traduction par Jacques Aubergy.

Voir la vidéo « Le meilleur but du monde commenté par Victor Hugo Morales » (1:11') et cette autre, musicale (1:02').